

**Isabelle MASSON-LOODTS**

Journaliste, chercheuse, autrice et réalisatrice indépendante<sup>1</sup>

C'est un honneur de me voir confier la rédaction de l'éditorial de ce numéro des *Cahiers de la Documentation* qui marque la fin des commémorations de la Première Guerre mondiale. Je dois bien avouer que cette proposition fut aussi pour moi une surprise, dont ont découlé plusieurs questions : quelles motivations ont bien pu pousser les responsables de cette publication à vouloir confier cette tâche à un électron libre de la recherche, n'appartenant à aucune institution ; et que pourrais-je bien raconter qui puisse répondre à leurs attentes ?

Lire l'intitulé de cet opus spécial a suffi à m'éclairer; "*Guerre & Paix & Documentation*" ont bel et bien été au cœur du parcours que j'ai entamé il y a presque dix ans : près d'une décennie de pérégrinations dans les anciens territoires dévastés de France et de Belgique, ravagés par les combats de 14-18, pour tenter de relier guerre et paix, passé et présent, de décoder de cette façon les paysages de la Grande Guerre et de transmettre au travers d'une narration originale ce qu'ils révèlent, des héritages et des séquelles auxquels sont confrontés ceux qui les côtoient au quotidien. Une des découvertes les plus marquantes réalisée au cours de ce travail illustre bien la nécessité de préserver les traces documentaires, mais aussi d'en assurer la transmission mémorielle et de les mettre en valeur, notamment au travers de l'usage des nouvelles technologies numériques, dans une perspective de promotion de la paix et de l'entente pour les générations futures. Il s'agit de l'histoire des cratères de Bellefontaine.

Comme d'autres pans du passé que j'ai pu exhumer au cœur des paysages de la Grande Guerre, celui-ci s'est révélé de façon surprenante au détour d'une exploration du web. Au cours de ces années de recherches, je me suis souvent servie de cet outil pour compléter celles effectuées sur le terrain, dans les archives et dans les bibliothèques. Internet regorge de banques de documents ou d'images, mais aussi de sites de vente, de forums et de blogs. Or, à côté des archives officielles incontournables et très utiles pour retracer les grandes lignes de l'Histoire, ce sont parfois ces nouveaux médias contemporains qui éclairent de façon inattendue des faits oubliés. Tous les chercheurs en font l'expérience un jour ou l'autre : il n'est pas rare que le hasard apporte des éléments aussi intéressants que la plus

méthodique des investigations... Ce phénomène se vérifie de façon encore plus criante sur la toile, où la découverte dépend de multiples mots-clés, de leurs associations, mais aussi d'algorithmes que l'internaute ne maîtrise pas.

C'est donc sans doute un peu par chance qu'un jour, mes prospections sur la grande toile numérique m'ont permis de trouver quatre cartes postales anciennes et rares, postées sur un site retraçant un destin familial. Ces images sépia montrent des militaires en uniforme, des obus - dont certains "à gaz" -, un immense cratère dû à l'explosion de certaines de ces munitions. Les légendes indiquent que ces scènes ont été capturées à Bellefontaine, près de Tintigny, en Gaume, dans le sud de la Belgique, en 1919... Des cratères d'explosion à Bellefontaine : je n'en avais jamais entendu parler, ni vu aucune allusion à leur propos au cours de mes innombrables lectures. Au moment où j'ai découvert ces documents, en 2016, lorsqu'on évoquait les pollutions liées aux munitions de la Première Guerre mondiale, on ne pensait alors qu'à celles générées par le million de tonnes d'obus et autres projectiles sur la ligne de front. Or, durant le conflit, les armées allemandes, françaises et alliées ont aussi accumulé, parfois loin à l'arrière de ce front, d'immenses stocks de munitions. Et ce que raconte cette série étonnante de cartes postales, c'est précisément une des façons dont on a géré cet arsenal, devenu aussi encombrant que dangereux dès l'Armistice.

*"Lorsque les hostilités brutalement cessent, de grandes quantités de munitions en tout genre, ayant appartenu aux armées, françaises, allemandes et alliées qui se sont battues sur le sol français, sont encore stockées dans les dépôts de munitions desservant les batteries d'artillerie, dans les grands dépôts des arrières et dans les usines de production de ces engins" : en compulsant des informations françaises, britanniques et américaines concernant les tonnages de munitions en surplus, Daniel Hubé, auteur du livre "Un héritage empoisonné", est arrivé "au chiffre astronomique de 1.714.000 tonnes"<sup>2</sup>.*

La Belgique n'a pas échappé à ce phénomène. Les archives de la Commission de Récupération (dépendant du Ministère de la Guerre), mais aussi les annales de la Chambre des représentants,

révèlent que, dès le lendemain de l'Armistice, la présence de munitions, éparpillées dans tout le pays, fut un problème urgent à régler. En 1922, le Lieutenant F. De Rille explique dans le *Bulletin belge des sciences militaires* qu'environ 130.000 tonnes de munitions de toutes sortes ont été abandonnées sur le territoire belge par l'armée allemande : "*Certains stocks de munitions se trouvaient dans des gares de chemin de fer, d'autres sur des rames de wagons stationnant en pleine voie, et l'on en trouvait même dans des habitations particulières situées dans des agglomérations. Des quantités importantes de munitions les plus diverses avaient été hâtivement déversées dans les cours d'eau*". D'autres chapitres de cette publication permettent de découvrir avec plus de détails la stratégie qui fut choisie à l'époque, mais on peut la résumer de cette façon : tant bien que mal, le gouvernement dut mettre en place très rapidement des solutions pour sécuriser le pays. Cela prit un certain temps car, tout comme les autres belligérants, les autorités belges n'avaient pas anticipé les problèmes que poserait cet arsenal inédit une fois que la fin de la guerre surviendrait. Fallait-il détruire ces munitions, tenter de les conserver pour le futur, ou les recycler pour en récupérer la matière première utile ? Aucun des procédés envisagés n'avait encore été élaboré ni éprouvé. Et de la même façon que la Grande Guerre fut un laboratoire à ciel ouvert pour l'industrie de l'armement (et celle des munitions chimiques en particulier), la période qui suivit fut dédiée à autant d'expérimentations "grandeur nature". Le contexte de l'époque, dominé par l'urgence de la reconstruction, explique en partie que l'on a conservé peu de traces (et de mémoire) de certaines de ces activités. Les archives que j'ai pu consulter ne font mention, la plupart du temps, que des plus gros dépôts, constitués pour concentrer les munitions le plus à l'écart possible de la population, puis pour les déconstruire ou les détruire.

Cette série de clichés immortalisant les destructions des stocks d'obus que les Allemands avaient laissés à Bellefontaine exhume donc un épisode oublié de ces opérations. Qu'un éditeur ait jugé bon d'en tirer une série de cartes postales montre que l'événement ne fut pas anodin. La taille des entonnoirs créés par les explosions est imposante. Comment expliquer dès lors que ces stigmates et les faits qui les ont provoqués semblent absents de la mémoire locale ? Les cratères ont-ils été remblayés ? Alors que je me demandais qui, à Bellefontaine ou dans les environs, pourrait m'aider à lever ce mystère, je me suis souvenue d'une conversation que j'avais

eue, 4 ans plus tôt, dans la région. Ce jour-là, en visitant le cimetière de Rossignol, j'avais rencontré le jardinier français qui s'occupe depuis plusieurs décennies de son entretien. Nous avons longuement échangé, et il m'avait alors incitée à passer rendre visite à un historien local, dont il ne connaissait plus le nom, mais dont il m'avait décrit l'emplacement du domicile, à Bellefontaine. À l'époque, je m'y étais rendue en vain. Peut-être aurais-je plus de succès lors de cette nouvelle tentative ? Par chance, René Bastin était en effet chez lui ! Bien que je me sois rendue chez lui à l'improviste, il m'a immédiatement consacré toute son attention, étonné que quelqu'un s'intéresse à des faits que lui-même connaissait, mais que tout le monde ici semblait ranger dans la catégorie des anecdotes du passé, bien moins marquantes que les faits dramatiques et sanglants qui ont durablement endeuillé la région en 1914. René Bastin avait pourtant jugé que le désobusage de Bellefontaine, après guerre, avait été un événement assez marquant pour qu'il en fasse mention sur quelques pages dans son livre "22 août 1914. Un samedi sanglant"<sup>3</sup>.

Grâce à ses indications, et en utilisant les données LIDAR du Géoportail de la Wallonie, j'ai pu trouver sans difficulté les quatre entonnoirs, et même découvrir un éclat d'obus au creux de l'un d'eux. Que nous raconte la découverte de ce site ? Qu'à Bellefontaine, après la Première Guerre mondiale, des opérations de destruction de dépôts de munitions ont été entreprises en marquant suffisamment l'esprit de la population pour qu'on décide d'en tirer une série de cartes postales, mais pas assez pour que ces faits subsistent dans la mémoire locale autrement que comme des faits divers. Une fois les munitions explosées, le problème a été considéré comme réglé. La vie pouvait enfin reprendre. La suite de mes recherches a révélé que ce scénario s'était reproduit ailleurs, et concernait donc d'autres sites. L'un d'entre eux montre qu'une des difficultés pour les retrouver, est que leur mémoire a bien souvent été mise à mal par d'autres épisodes historiques : à Morhet, j'ai pu localiser et visiter un site de destruction d'obus chimiques très semblable à celui de la "Place à Gaz" de Muzeray. Aucun des historiens de la région que j'ai consultés n'avait connaissance de ce lieu et de son histoire. Pourquoi ? À quelques kilomètres de Bastogne, au coeur d'une région marquée à l'hiver 1944-1945 par la Bataille des Ardennes, c'est le vécu de cet épisode de la Seconde Guerre mondiale qui a pris le dessus sur celui des suites de la Première, tant dans l'historiographie que dans la mémoire locale. Enfin, dans le même registre, la découverte la plus interpellante que j'ai eu l'occasion de

faire est celle des documents qui permettent de démontrer qu'après la Première Guerre mondiale, d'importantes quantités de munitions toxiques ont été acheminées dans le département français de la Meuse, pour y être détruites par un industriel privé. Cette opération s'inscrit dans l'histoire encore largement méconnue d'une industrie éphémère, celle du désobusage, dont on découvre aujourd'hui les séquelles, sous forme de résurgences de pollutions.

La mémoire de cette activité industrielle entreprise dans les années 1920, sous la responsabilité de l'État français, s'était perdue, au point que les parcelles de terre concernées ont été remises en culture, et exploitées jusqu'à la redécouverte de leur histoire, en 2015. Mes recherches, tant sur le terrain que dans les archives départementales ou celles détenues par des historiens et des collectionneurs locaux, ont permis de découvrir qu'à l'époque de l'installation de cette usine de désobusage, les pouvoirs publics étaient restés sourds à toutes les protestations exprimées par les populations de Muzeray et des onze villages environnants, et permettent d'émettre l'hypothèse que c'est le déni de leurs craintes, pourtant exprimées suite à une consultation pourtant déjà exigée par la loi, qui a entraîné ensuite l'amnésie partielle permettant que ces terres empoisonnées soient à nouveau cultivées.

À l'heure où dans la même région, la population est en passe de se voir imposer de la même façon un futur site de stockage géologique de déchets radioactifs qui resteront dangereux pour des centaines de milliers d'années, cette histoire, mais aussi celle de sa redécouverte, nous invitent à mesurer les enjeux cruciaux que représentent la conservation des documents et des traces, mais aussi au-delà de celle-ci, l'indispensable goût pour la recherche qu'il faut parvenir à se transmettre de génération en génération. Car la mémoire, elle, n'est pas infaillible. Elle est fluctuante, soumise à quantités de facteurs qui l'influencent sans cesse : guerre, paix, troubles sociaux, influences politiques, économiques, culturelles... Ce que j'aurai retenu de ces recherches, c'est qu'elles

furent une aventure passionnante, qui en livrant ses résultats, a incité d'autres chercheurs à se lancer dans de nouvelles investigations. Lorsque les plus jeunes d'entre eux me demandent des conseils, je les résume en un mot : décroisonner. L'histoire est un puzzle inachevé, dont certaines pièces, éparpillées, s'égareront parfois. Lorsqu'on les retrouve, c'est souvent comme on parvient, par hasard, à remettre la main sur les pièces perdues d'un jeu : en fouillant la maison à la recherche d'un autre objet. Les nouveaux outils de valorisation des archives sur internet, mais aussi les communautés qui s'y forment sur les forums, les réseaux sociaux ou les sites collaboratifs, sont des outils merveilleux pour cela. Mais ils ne sauraient rendre superflue la plongée dans les archives elles-mêmes, chaque fois que c'est possible : quel chercheur n'a pas réalisé au moins une découverte fortuite mais utile, en plongeant dans une boîte ou un dossier d'archives ? Enfin, les rencontres, en chair et en os, autour de ces recherches, restent indispensables : c'est bien souvent au cours de celles-ci qu'émergent des mots-clés, sans lesquels les archives, aussi bien conservées qu'elles soient, pourraient rester aussi inutiles que si elles étaient perdues ou détruites !

Ce numéro des *Cahiers de la Documentation* s'inscrit bien dans cet esprit de partage et de décroisonnement qui a montré son utilité pour renouveler l'historiographie de la Première Guerre mondiale, au cours de la commémoration de son Centenaire. Probablement dans quelques années, y aura-t-il de quoi en remplir un autre concernant cette période encore largement à explorer que fut la sortie de guerre et la reconstruction. Le retour à la paix a peut-être laissé moins de traces dans les mémoires que le conflit. Cela en fait un terrain d'investigation aussi intéressant qu'essentiel.

**Isabelle Masson-Loodts**

Rue François Wathoul 6

4260 Fallais

isa.masson@gmail.com

Novembre 2018

## Notes

1. Notamment du projet "Paysages en Bataille" : *Paysages en Bataille. L'environnement sur le front de la Grande Guerre* [en ligne]. <<http://www.paysagesenbataille.be>> (consulté le 19 novembre 2018)
2. Daniel Hubé. *Sur les traces d'un secret enfoui : enquête sur l'héritage toxique de la Grande Guerre*. Éd. Michalon, 2016. 978-2-84186-829-X
3. René Bastin. *22 août 1914. Un samedi sanglant. Ein schrecklicher Tag*. Nouvelle édition. René Bastin, 2014.